

Elsa Boyer

Holly Louis

**ELSA
BOYER**

P.O.L
Extrait de la publication

Holly Louis

Elsa Boyer

Holly Louis

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1497-4
www.pol-editeur.fr

Mon corps appartient à celui de la brigade. La Brigade d'intervention spéciale contre les vieux et leurs opérations louches, mon corps lui appartient. Je suis un de ses membres, préposé à la surveillance vidéo. Toutes les heures de tous les jours, et j'ai arrêté de les compter, mes yeux explosent en des milliers de scènes, je vois tout et tous, je collecte des informations, je suis un corps qui ne s'appartient plus, qui glisse le long du grand corps de la brigade. Parfois je pense, je pourrais m'y perdre, dériver et ne plus jamais retrouver mes yeux, je pourrais être avalé par le grand corps de la brigade et ne pas m'en rendre compte. C'est possible, j'ai assisté à des abandons de corps par centaines. Mon corps, je ne l'ai pas complètement abandonné et il vous regarde,

chef. Mon corps s'étend à des kilomètres à la ronde, il ne vous laisse aucun répit. Mes yeux comme mille petites mouches fantômes vous fixent, toujours légèrement en surplomb et un peu obliques.

Dans le désert, au fond du bois ou sous les rivières, je vous vois. Parfois je ne regarde rien de précis. Il y a les caméras de surveillance réglementaires et les autres. Les caméras dans l'enceinte de la brigade, les caméras dans les rues de la ville, les caméras sur les murs humides des docks, les caméras dans les champs, les caméras dans le désert. J'ai étendu mes yeux, étiré mon corps, il couvre des milliers de kilomètres, il couvre sans angle mort tous vos déplacements possibles. Je ne vous perds jamais de vue, chef, s'il est bien un corps dans lequel je me perds, je crois que c'est le vôtre. Je ne suis qu'un gros œil diffracté en milliers de rayons, un champ de vision monstrueux, la petite poussière dans votre œil, chef, c'est moi. Parfois je marche derrière vous, je vous accompagne dans des pièces, le long des couloirs, je vous vois au loin, de dos, un peu en hauteur. Je suis une grosse mouche malheureuse qui vous regarde de ses trois milliers d'yeux élémentaires, et aucune de ces images de vous ne lui suffit, chef. Je perds pied. Mes yeux d'insecte, il leur arrive de devenir humides.

Mon corps appartient à la brigade, je lui ai offert mes yeux. J'ai abandonné mon corps aux prothèses pour réaliser le vœu de surveillance absolue de tous et de tout de cette brigade. Je surveille pour vous, chef, pour que votre corps ne soit pas explosé, abattu, kidnappé, abandonné dans un fossé, brûlé dans le désert. J'ai entraîné mes yeux à détecter le moindre mouvement suspect sur les écrans qui m'entourent, sur les milliers d'images qui défilent. Mes yeux, je leur ai appris à foncer vers le danger, à l'analyser et le briser net. Le nombre de menaces qui pèsent sur vous et que je déjoue chaque jour, chef, vous n'imaginez pas. Mon corps vissé à ce fauteuil qui tourne sur lui-même lentement, toujours le même rythme, mes yeux collés au mur d'écrans, je surveille l'ennemi, je surveille les vieux. Ces vieux que nous traquons sans relâche, que nous enfermons dans des camps en plein air, dans nos prisons en béton et acier. Nous ne leur laissons aucune chance. Ce sont les vieux face à notre brigade. C'est une guerre plus vieille que nous et nous la croyons sur le point de finir.

Chef, vous nous avez expliqué que les vieux, avant, il en existait peu. On faisait en sorte. Ils vivaient reclus, ils se cachaient. Autrefois, quand les vieux se regroupaient c'était pour mourir sous les arbres ou au

bord de la mer. Ils ne faisaient pas de bruit, ils s'éteignaient doucement comme les plantes, comme les poissons. Les choses peuvent changer. On a fini par s'en rendre compte il y a quelques années. Les vieux ne meurent plus. Il s'est passé quelque chose dans leur cerveau et dans leurs cellules. Les vieux ne meurent plus, ils sont devenus autre chose que des humains. Ensuite, on a constaté des actes de violence des deux côtés, des vieux assassinés retrouvés sur les bas-côtés des routes, de jeunes personnes tuées retrouvées dans les caniveaux des docks, des cadavres impossibles à identifier qu'on avait traînés au bout d'une corde.

La brigade a commencé à recenser tous les vieux de la ville. Une nuit elle les a regroupés et les a expulsés vers les docks, les déserts et les anciennes vallées. Ils y ont construit des abris, parfois des camps. Maintenant on raconte qu'ils soulèvent une armée. On raconte qu'ils ont une arme terrible, que nous ne survivrons pas à cette guerre. Les vieux ont sillonné le pays et retrouvé leurs légendes, ceux qui ont traversé les siècles sans que personne ne s'en rende compte. On dit que quoi qu'il arrive nous ne sommes pas prêts, chef, que nous n'avons pas ce qu'il faut pour faire face aux gueules hurlantes des vieux et aux corps si anciens de leurs légendes. On dit que ces légendes

sont une malédiction, la chose la plus affreuse jamais vue. Celle qui nous fauchera tous. Un nom circule, chef : Holly Louis. Les surveillants de la brigade murmurent ce nom entre eux en se couvrant la bouche de leur main. Sur mes écrans, j'épie des vieux chuchoter ou hurler ce nom avec sur leur visage une terreur et une excitation incroyables.

Holly Louis, on ne lui connaît pas d'autres noms, il aurait trouvé celui-là dans une chanson. Notre brigade ne sait rien de lui, on raconte seulement que c'est un roi qui aurait vécu mille vies, qui aurait accumulé les corps et les organes, multiplié ses cellules. Comme toutes les légendes, son identité est muette, impossible de savoir qui il est, nous avons seulement accès à ses milliers d'alias. Les légendes sont ce qu'il y a de pire, elles trafiquent, inondent notre pays d'armes et de drogues, elles nous auront. Comment font-elles pour ne pas mourir, ces légendes? Nous pensons avoir percé le mystère, chef. Il y a plusieurs années, une starlette retrouvée morte dans sa piscine faisait la une des tabloïds. L'autopsie révéla des organes fossiles vieux de plusieurs milliers d'années et une peau d'une texture inconnue. Les légendes ont trouvé le moyen de faire retaper leurs corps dézingués dans des cliniques spécialisées sur la côte ouest et conti-

nuent leurs vies monstrueuses incognito. Parallèlement, le trafic de sang et d'organes s'est accru sur les docks. Le service de renseignement de notre brigade est persuadé que certaines légendes vivent encore aujourd'hui dans leur corps d'origine et que d'autres se cachent dans des corps de starlettes peroxydées au regard vaseux.

Depuis quelques années, les vieux se sont multipliés. Les données sont là. J'ai les tableaux sous les yeux, les chiffres clignotent, ils sont dans le rouge. Dans la ville, dans le rouge. Sur les docks, dans le rouge. Dans le désert, dans le rouge. Dans les vallées, dans le rouge. Bientôt ils nous surpasseront en nombre, bientôt il sera trop tard, bientôt ils s'abattront sur nous avec leurs membres grêles et déjà morts. À travers leur peau, on voit leurs veines gonflées et le contour précis de leurs os. Chef, vous dites : *nous n'avons plus le choix, les garçons*. Les vieux se soulèvent, ils se regroupent, ils tuent, pillent. Nous n'avons plus le choix. Vous nous expliquez que les bouches des vieux nous font sentir la mort, qu'ils nous mettent la mort juste sous le nez, que les vieux ne nous laissent pas le choix. *Tout vieux est un appel au meurtre et à la torture*, vous nous répétez. Et comment pourrait-il en être autrement, il faut bien acquiescer. Les vieux sont

une nuisance, surtout ces vieux-là, les vieux d'autrefois. Ces vieux sont dangereux. *Il ne manquerait plus que les vieilles légendes rapplient*, c'est ce qu'on vous a souvent entendu murmurer, chef, le regard en plein dans le vide et le cou tendu. *Il ne manquerait plus qu'il rapplique lui*. Personne n'a osé vous poser de question.

On a voulu nous faire croire que nous pourrions nous voir au futur dans les yeux des vieux, qu'un lien entre nous et les vieux se jouerait dans le regard. Chef, vous nous avez dit de ne jamais faire cette erreur. En regardant les yeux des vieux et en se promenant sur les docks, on risque seulement d'attraper un souvenir qui s'infiltré dans le cœur, et nous n'en réchapperions pas. Les vieux ont toujours l'air ailleurs, enfouis très loin dans leur corps ou déjà morts. *Méfiez-vous*, vous nous dites, chef, *les vieux ont décidé de nous coloniser et ils nous auront*. *Nous n'avons plus le choix, les garçons, il faut déjà en finir*. *C'est la guerre et elles vont prendre cher, les légendes, voilà ce que je vous promets*.

Alors je ne veux plus m'appartenir, je veux tout donner à la brigade, je veux être vos yeux. Votre voix quand vous commencez à expliquer les dangers et les tueries, chef, ensuite vos yeux prennent une teinte d'eau douce, je ne saurais dire ce qu'il se passe exactement. Dans ces moments-là, je comprends que je

suis sans doute à jamais perdu dans le corps de la brigade. Mon corps pris dans le marais de mes écrans.

Écran 4

Un vieux court quelque part dans la ville. Ses pas résonnent fort, la rue est déserte, c'est la nuit et, d'une façon ou d'une autre, il a senti la menace, un vent mauvais. Son corps tressaute tout entier vers l'avant. La jambe frappe le sol, se lève, le tissu du pantalon tressaute et découvre un mollet maigre et sans forme. Une patte d'oiseau malade. Un os, de la peau, des muscles, mais rien qui ressemble à nos corps, chef. Un corps déjà mort-vivant, un corps qui bouge encore, on ne sait pas comment. On n'ose pas imaginer ce qui peut bien couler dans ces veines.

Devant ce corps absurde qui se démène pour avancer, je pense à ce que vous nous avez dit, chef, une chose qui m'a toujours paru très juste : *les vieux ne sont peut-être plus rien d'humain, les vieux sont déjà autre chose, méfiez-vous, ils sont la plus grande menace que l'on ait jamais connue. Ils vous prendront tout, ils ne vous laisseront aucune chance. Nous ne sommes pas prêts pour ça.*

La course tord le buste du vieux. Sous ses pieds de larges dalles de béton grises, certaines descellées,

des murs hauts et noirs sans fenêtres de chaque côté. Un fil électrique épais relie les deux murs et laisse pendre une ampoule rectangulaire. Elle éclaire faiblement la rue.

Écran 1

La milice d'intervention rapide de la brigade a reçu le signal : les vieux doivent être interceptés, ils sont respectivement en position G4, T6 et N8 sur nos cartes. Les points clignotent : leur lumière rouge, leur rythme, tout ça dessine un triangle dangereux. La milice mobile se déploie, l'opération devrait être une affaire réglée en moins de quinze minutes. Trois véhicules blindés sortent de l'enceinte de la brigade et filent vers la ville. On entend une annonce diffusée aux trois unités mobiles : *les vieux doivent être amenés vivants à la base. Un infirmier accompagnera chaque squad pour administrer une piqûre qui neutralisera l'ennemi. Notre intervention doit être la plus rapide possible, nous ne sommes pas en mesure de gérer une émeute.*

C'est la nuit, elle n'est pas tout à fait noire, plutôt pâle et recouverte de nuages ou de fumée. Les véhicules, des tanks massifs et ultrarapides, foncent

tous feux éteints. On les distingue à peine, on voit seulement un peu d'air se soulever, de petits cailloux jaillir sous leurs roues.

Écran 4

Le même vieux court toujours, il ne s'arrête pas. Il ne va ni plus vite ni plus lentement. On le distingue à peine, l'ampoule rectangulaire ne s'allume que par intermittence en grésillant. On l'entend respirer comme un chien, il ne ressemble plus à rien d'humain quand il court. Comme tous les autres vieux, il croit avoir fait des guerres, elles étaient différentes de celle-ci, il croit n'avoir encore jamais perdu. Il est peut-être un vieil homme cultivé, un sage, de ceux qui ont lu des bibliothèques maintenant disparues dans des villes fantômes ou recouvertes par des déserts. Comme tous les vieux, il a certainement oublié combien d'années il a vécu. Il a peut-être été prophète, il s'est tenu sous le soleil et a déclamé avec sur son corps une simple peau d'animal.

Ses pieds frappent le sol trop fort, ses genoux remontent trop haut, il tient ses bras pliés et serrés contre son buste. Il ralentit à présent, il hoquette, sa petite silhouette rabougrie s'effondre. Son corps

frappe le sol. Il est comme tombé de très haut, des siècles et des siècles de chute et le voilà à terre. On entend des bruits de pas étouffés, le sol est parcouru d'ondes, ce sont les hommes de la brigade qui avancent. On sent l'humidité des docks tout près, ses canaux et les horreurs qu'ils charrient. Le vieux rit un grand coup l'oreille collée au sol.

Les hommes de la brigade arrivent en courant, le corps un peu plié sur leurs appuis. L'unité mobile les suit et s'immobilise. Le surveillant soulève le vieux et le jette sur son épaule. Pas besoin de piqure pour celui-ci. Ses bras pendent dans le dos du surveillant, sa veste est retournée et tombe sur sa tête. L'infirmier dit quelque chose au surveillant à propos de la traque. Le surveillant ne répond pas, il semble très antipathique. Peut-être croit-il que l'infirmier veut vous critiquer, chef? On raconte tellement d'histoires. Des trahisons des deux côtés, voilà ce qu'on raconte. On dit tout bas que des commandos de rébellion commencent à se former au sein même de la brigade, on parle, on dit assassinat.

Le pantalon du vieux remonte un peu et dévoile sa jambe, ses chaussures n'ont pas de lacets et on peut voir ses chevilles, des racines très minces tout emmêlées. Le surveillant, l'infirmier et le vieux montent

dans l'unité mobile, le moteur gronde et le véhicule repart en trombe. On voit sa masse sombre filer. Personne ne la suit du regard, aucun véhicule caché dans l'ombre ne fait rugir son moteur pour la rattraper, pas de hurlements de pneus sur l'asphalte ni de gémissements de tôle. On n'assiste presque jamais à des courses poursuite dans cette ville, les seuls véhicules sont ceux de la brigade.

L'ampoule rectangulaire continue de clignoter. On n'entend plus aucun bruit de pas. Par terre on ne discerne rien de spécial. Même en journée, il y a assez peu de mouvement dans cette rue. Il n'y a plus d'habitations par ici, les bâtiments que l'on voit là sont des hangars ou des entrepôts. Chef, je n'ose penser à ce qui pendouille au bout des crochets rouillés au fond de ces hangars. Nous ne maîtrisons pas cette zone de la ville, elle est dans le rouge depuis longtemps maintenant. D'ailleurs les docks ne sont pas très loin.

La brigade ne se rend que très rarement sur les docks, là où se sont organisés des camps de vieux, là où traînent certaines légendes, là où des centaines de jeunes hommes perdent la vie noyés dans l'eau marécageuse des canaux et du port. Le jour où nous irons en masse sur les docks, je ne sais pas ce qui se passera,

chef. Les docks sont dans le rouge depuis toujours. Nous devrions peut-être engager un marshal, un franc-tireur aux longues jambes et au regard encore plus terrible et trouble que le vôtre, chef. Il gagnerait la guerre à lui tout seul, nous pourrions retourner sur les docks, assécher ces canaux, nettoyer ces charniers, enterrer nos morts aux corps gonflés par l'eau. Ou bien nous pourrions accéder aux docks en vedettes de combat rapides et discrètes. Nous pourrions remporter la bataille une fin d'après-midi maussade après un débarquement éclair et sanglant.

La lumière de l'ampoule n'est pas vraiment jaune, plutôt blanche, ce pourrait être un effet de la brume. Un peu plus loin, on entend le martèlement d'une eau stagnante qui frappe contre un rebord en dur. Ou peut-être un corps que l'eau pousse avec insistance contre le béton. Plus personne ne ramasse les cadavres qui flottent dans les canaux des docks. Dans cette eau stagnante, on ne sait plus combien de corps de noyés restent doucement pris au fond dans les algues comme des tresses, avec sur leur corps de petits coquillages colorés. Les docks sont dans le rouge depuis toujours.

Écran 5

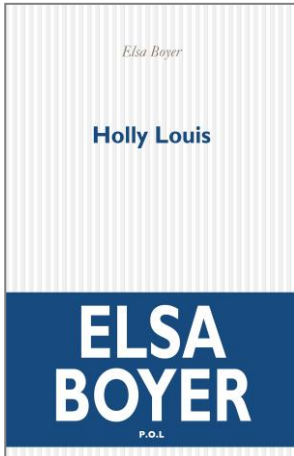
Un vieux court. Il s'est élancé il y a dix minutes. C'est ce qu'indique son rythme cardiaque. Son cœur est comme un vieux fruit pourri. Vous imaginez, chef, le cœur des vieux? Quelle chose atroce. De la mousse verte humide qui se dépose tout autour de l'organe et de petits parasites qui font des trous, qui vivent là-dedans, qui pondent des souvenirs. Les cœurs des vieux, il faudrait les écraser, les arroser d'essence et y mettre un grand feu, puis souffler très fort sur les cendres.

Il court, le sang dilate ce cœur terriblement affaibli. Un cœur peut éclater. Une pression trop forte dans les veines. On raconte que notre cœur peut éclater. Ce vieux sait ce qui l'attend. Ce soir, s'il ne court pas il sera capturé, et après il ne sait pas. Il a échappé à des centaines d'attentats : un carrosse piégé, un cheval dressé pour tuer, une tasse empoisonnée, un fou qui s'est jeté sur lui poignard levé, un piège dissimulé en pleine forêt, quelque chose qui s'enroule autour de votre jambe en pleine mer, un camion lancé à pleine vitesse dans le désert.

La rue est très large, on discerne à peine les murs, seulement leurs ombres. Sûrement parce que ces bâtiments sont à l'abandon, des ruines de béton,

Achévé d'imprimer en mars 2012
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2273
N° d'édition : 239443
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : avril 2012

Imprimé en France



Elsa Boyer
Holly Louis

Cette édition électronique du livre
Holly Louis d'ELSA BOYER
a été réalisée le 16 avril 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2012
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818014974 - Numéro d'édition : 239443).
Code Sodis : N51790 - ISBN : 9782818014998
Numéro d'édition : 239445.